ON S'ABONNE:

A Lyon, au Bureau du Journal, quai Saint-Antoine, nº 27, et grande rue Mercière, nº 32, au 2me.

no 32, au zme.

A PARIS, chez MM. Lepelletier-Bourgoin,
office-correspondance, place de la Bourse,
office to hez M. Degouve-Denuncques, rue

1. Mariar 3 Lepelletier, 3.

les lettres et tout ce qui concerne le Journal doivent être envoyes francs de port.

Le Censeur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

# LE CENSEUR

### Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour Lyon et le département du Rhône .

16 francs pour 3 mois, 32 francs pour 6 mois, 64 francs pour l'année.

Hors du département, 1 franc de plus par trimestre.

Prix des annonces : 25 c. la ligue.

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues.

#### BANQUET DÉMOCRATIQUE.

#### RÉFORME ÉLECTORALE.

Le banquet aura lieu demain dimanche 25, à midi précis, à Villeurbanne, à l'extrémité de l'avenue du pont Lafayette,

on entrera dans le champ du banquet par le jardin de M. Casset.

#### Lyon, 24 octobre 1840.

#### REVUE DE LA SEMAINE.

La révolution espagnole poursuit sa marche, renversant sur sa route les obstacles qui s'opposaient à ses progrès, semant sur ses pas des couronnes brisées. Après une lutte de sept années, la royauté absolue a été vaincue et expulsée du territoire; aujourd'hui la royauté constitutionnelle s'exile volontairement dans la personne de la régente, afin de n'y être pas contrainte plus tard. Nous disions il a quelques semaines : Valence pourrait être un Cherbourg. Les événements n'ont pas tardé à justifier nos prévisions, parce que les gouvernements engagés dans une mauvaise route ne peuvent pas faire brusquement volte-face, ne peuvent pas enfin reconquérir en un jour la confiance qu'une longue suite de déceptions leur a fait perdre.

Le gouvernement français a soufflé ses inspirations de juste-milieu à Christine, ses pensées de résistance; l'aveugle femme, dont les désirs secrets s'accordaient assez avec ces fatals conseils, n'a pas voulu comprendre sa position; les enseignements des symptômes qui se manifestaient autour d'elle ont été perdus; elle a essayé d'un dernier moyen de salut, la séduction d'Espartero; triste pensée, inspirée par des hommes dont le cœur est si énervé qu'ils ne soupçonnent pas qu'on puisse résister à la corruption. Plus le chef de l'état s'abaissait, plus le commandant de la force armée du pays grandissait; accepter des propositions, c'était s'avilir, célait déchoir; Espartero a refusé; la régente tombe devant hi, mais la royauté ne tombe pas encore et de graves

embarras vont surgir. Quatre partis sont en présence,— l'abdication ne les a pas fait naître; ils existaient sous Christine, mais, délivrés de cet embarras, ils vont prendre une attitude plus nette. — Ainsi, parmi les hommes qui s'occupent de politique en Espagne, il en est qui regardent la royauté d'Isabelle comme une garantie d'ordre, et qui se rangent autour de son trône couvert par une régence nommée par les cortès; d'autres ont cédé aux suggestions d'une intrigue depuis long-temps ourdie dans les provinces espagnoles, qui a recruté des partisans en Portugal, qui a cherché des appuis en France, et dont nous avons vu, il y a quelques semaines, les agents principaux parcourir nos départements; ceux-là veulent donner la régence à l'infant don François de Paule, exilé par Christine et retiré en ce moment à Paris. Ce parti se subdivise en deux branches : ceux qui rêvent pour l'insant quelque chose de mieux que la régence et ne seraient pas fâchés de voir les filles de Christine rejoindre leur mère;

#### LE DERNIER AMOUR DE ROSE.

Vous savez bien la fameuse Rose Bengali? Rose, la grande chanleuse italienne qui était si jolie, si spirituelle, et qui a fait les beaux jours de presque tous les théâtres d'Italie? Rose Bengali, cette comédienne délicieuse, cette sublime tragédienne lyrique? Rose qui a inspiré à Donizetti ses créations les plus passionnées, à Bellini ses supirs les plus suaves, à tous les maîtres contemporains leurs médidie les des plus suaves. lodies les plus douces et les plus touchantes? Rose qui était née pour chanter et pour aimer, comme les oiseaux, et qui a tant aimé et si Chaiter et pour aimer, comme les oiseaux, et qui a tant aime et si bien chanté pendant toute sa vie? Rose qui a reçu vingt fois les avances, les caresses de la fortune, et qui s'est brouillée vingt fois avec elle, sans doute parce que la fortune est une femme? Rose qui a fait mourir d'ennui et de désespoir les plus nobles seigneurs de Maples, de Milan et de Venise? Rose qui, dans notre siècle si misé-table et si peu amoureux, n'a voulu voir dans l'amour que l'amour même, à la facon des artistes d'autrefois qui faisaient de l'art pour neme, à la façon des artistes d'autrefois qui faisaient de l'art pour l'art? Rose qui s'est amusée, un jour, à tourner la tête au premier missire d'Autriche, pour lui arracher la grâce de quelques prosrils, de quelques généreux patriotes de la Lombardie? Rose, enfin, lui a réalisé une des inventions les plus poétiques de Béranger, cette seur de plaisir que la bienfaisance a rendue l'égale d'une sœur de baria cette l'action de la fille du ciel, cette haite, cette fille du monde aussi bonne que la fille du ciel, cette ette tille du monde aussi poulle que la fine de couronne de adorable dont le doux martyre n'a jamais eu qu'une couronne fleurs? Eh bien! cette brillante jeunesse, cette beauté presque vine, tous ces attraits, tout ce talent, tout ce génie, cette royauté ans sceptre et sans diadème qui commandait au cœur, au goût et à prit; Rose Bengali enfin... — Mais, j'y songe: vous ne connaissez whêtre pas la femme, la merveille dont je vous parle; moi-même, tal, les règles de la poétique, et j'allais commencer mon récit par denoument de ma petite histoire.

Pour ceux qui aimeraient à connaître les apparences matérielles, lome, la figure de mon héroïne, voici le portrait de Rose Bengali, siné par un artiste de Florence, et que j'ai là, devant moi, pour distraire et me reposer en le regardant; c'est le portrait le plus imaginer. Jugez: — Rose est debout, appuyee control de Rose, tes, dans un immense horizon de verdure; aux pieds de Rose, charpe. La jeune fille contemple le ciel, l'infini, l'inconnu, et en the temps ses doigts font vibrer une des cordes de son mélodieux Arument, comme pour en faire jaillir un soupir ou une prière, un

ceux qui, abusés par l'intrigue, ou aveuglés par leurs désirs, ou ignorants du cœur humain, regardent l'infant comme un homme incapable qui se laisserait facilement conduire par les amis de la liberté ; erreur qui, si elle triomphait, serait fatale à l'Espagne. Les soliveaux sur le trône sont toujours plus difficiles à diriger qu'on ne pense. D'autres sur qui le prestige de la gloire est tout puissant, qui sentent la nécessité de remettre les rênes de l'état dans des mains fermes et capables de le diriger au milieu des graves difficultés où il se trouve engagé, veulent créer Espartero dictateur et peutêtre rêvent pour lui une couronne impériale.

Ensin les hommes véritablement dévoués aux intérêts du peuple qui a tant souffert et dont les malheurs semblent avoir encore grandi l'énergie songent à créer un gouvernement républicain qui, tout en brisant le moins possible les franchises des provinces, les courbât néanmoins dans son unité forte et puissante, condition nécessaire de durée. C'est donc en face de ces quatre partis dont les tendances sont si diverses, les désirs si opposés, que devra agir la régence provisoire qui succède à Christine; car nous ne parlons pas des partisans de don Carlos qui, dans tous les embarras à naître, sont bien décidés à voir des chances de résurrection.

On comprend combien la position est difficile et l'impossibilité de prévoir ce qui arrivera dans cette lutte de tant de partis que la présence de Christine ne retient plus. Toutefois, la révolution a suivi une marche trop régulière quoique rapide, trop naturelle, trop prévue, pour qu'on ne voie pas dans un avenir rapproché le triomphe complet de la démo-

Il y a en France des hommes animés d'un esprit liberticide qui ne se dément jamais. Quelque événement qui vienne affliger ou surprendre le pays, ils ne seront ni affligés, ni surpris; mais ils se serviront des sentiments qu'ils verront se manifester dans la nation pour marcher plus rapidement à leur but. La guerre sourde que l'Europe absolutiste fait depuis dix ans à la France révolutionnaire éclate enfin, le pays s'émeut, les intérêts s'agitent, le peuple crie aux armes. Vous croyez peut-être qu'ils partageront l'enthousiasme de la nation; ils feindront un jour le courroux pour mieux tromper ceux qu'ils veulent prendre pour dupes, et ils concluront au projet le plus liberticide qui ait été conçu depuis dix ans, l'embastillement de la capitale. C'est en applaudissant aux démolisseurs de la Bastille de l'ancien régime, c'est en élevant une statue à la liberté sur la place même où fut la prison d'état, qu'ils traceront le plan de vingt bastilles plus solides et plus fortes que l'ancienne.

Que l'Europe coalisée contre la France nous jette l'injure et l'affront, M. Thiers simule un jour de colère ; toutes les réserves sont appelées sous les drapeaux, le clairon retentit dans toutes les villes de guerre; et tout ce bruit, tout ce fracas pour consentir, pour laisser faire, pour acheter la paix de la sainte-alliance en se courbant devant elle. Les paroles, les actes ont été d'un fanfaron ; les notes écrites ne porteront pas ce cachet, elles seront bien humbles, bien soumises, bien anodines; les premiers étaient destinés à la France, les secondes sont pour la sainte-alliance qui ne se laisserait pas duper, qui

élan de ferveur, d'enthousiasme ou d'amour. Elle est vêtue de blanc ; sa tunique a des manches flottantes que l'on a retroussées jusqu'au coude, afin de laisser voir les bras les mieux faits et les plus charmants du monde; elle a serré sa taille avec une corde de soie vierge et elle a eu la fantaisie de chausser des sandales antiques. — La beauté de Rose est une de ces perfections que l'on rencontre parfois dans l'Italie méridionale : l'accomplissement des lignes ; la délicatesse des contours; la vivacité ardente du regard, qui n'exclut ni la douceur, ni la modestie; l'expression mobile des traits qui révèle l'ame sur la figure; mille trésors que l'on pourrait traduire avec la palette éblouissante d'un peintre, mais qui échappent, hélas! à l'impuissance d'un écrivain. Quand une fois l'on a admiré ces grands yeux de velours noir qui caressent de loin avec le regard, ces cheveux magnifiques et hardis qui jouent impunément sur des épaules nues, ces formes qui tressaillent à travers l'étoffe la plus transpa-rente, ce front dont la pureté est exquise, cette bouche muette et qui babille en souriant, toute cette délicieuse personne, élégante, belle julie parfaite il est difficile il cet impressible parfaite il est difficile il cet impressible parfaite. belle, jolie, parfaite, il est difficile, il est impossible de se dérober aux charmes d'un parcil spectacle, aux douces idées que cette apparition vous inspire, aux séductions dont elle vous environne, à l'éblouissement qu'elle vous cause.

Pour ceux qui aiment les réalités de la biographie, voici des détails biographiques: — Rose Bengali a été jeune, faible et petite, comme toutes les femmes, apparemment; elle a été malheureuse, comme bien des artistes; elle a été battue par sa mère, comme toutes les pauvres filles qui ont des mères brutales et ignorantes; elle a pleure, gemi et mendie, comme bien des talents méconnus ou avilis; elle a aimé de bonne heure, comme tous les cœurs d'élite. A l'àge de dix ans, elle rencontra une actrice célèbre dont je ne sais plus le nom et lui demanda l'aumône. L'actrice eut pitié de cette jolie enfant qui baissait les yeux les plus beaux et qui tendait la main la plus mignonne ; elle lui parla ; elle la questionna de son mieux; elle lui donna des vêtements propres, un lit dans sa maison, un couvert à sa table et une place dans son cœur; elle lui donna aussi un piano, des maîtres, de la musique, et Rose devint en peu d'années tout ce que je vous disais il y a un instant: une personne spirituelle, une beauté merveilleuse, une folle ravissante et une chanteuse admirable.

Enfin, pour ceux qui aiment les histoires romanesques, voici une aventure qui ressemble heaucoup à un roman.— En 1838, Rose Bengali était l'actrice favorite du théâtre de la Scala, à Milan; ses

prendrait les paroles à la lettre et agirait en conséquence.

Le pays s'irrite de voir sacrifier sa dignité, mais qu'importe à M. Thiers le mécontentement public! Est-ce pour lui donner satisfaction qu'il est au pouvoir! C'est pour lui imposer, c'est pour le comprimer au besoin. Il a fait la répétition de son plan de campagne dans l'affaire des ouvriers.

Que la tentative isolée d'un homme compromette tout-àcoup les jours du chef de l'Etat; croyez-vous que les ennemis de nos libertés rechercheront les causes immédiates qui ont porté un inconnu à tenter une action périlleuse, dissicile, et qui doit presque immanquablement être payée par la vie de son auteur, quelle qu'en soit l'issue? Ce n'est pas la ce qui les occupe. Ils déclament contre la presse; à la pensée qui discute ils imputeront l'action de la main qui agit, et pour punir celle-ci ils voudront enchaîner celle-là. Hypocrites qui savent profiter de tous les événements pour arriver à leurs fins, pour satisfaire leur haine contre la libre discussion des principes

sur lesquels ils s'appuient.

Rien ne sera à l'abri de leurs coups; ils frapperont en même temps et le livre profond de l'écrivain politique dévoilant les abus de l'organisation actuelle, jetant la lumière sur le mal, étalant la plaie au grand jour afin de faciliter l'application du remède, et le modeste almanach destine à faire descendre l'enseignement dans le peuple. Plus ils auront été petits devant l'étranger, plus ils se grandiront devant la presse. Plus on leur reprochera l'abandon de la dignité nationale vis-à-vis de l'Europe, plus ils s'irriteront et feront éclater leurs menaces pour imposer silence aux cris de l'honneur froissé. Timides en face de la coalition, réactionnaires vis-à-vis de la France, ils ressusciteront toute la fureur des lois de septembre que la pudeur publique les forçait à laisser dormir. Voilà quel ministère nous a donné le triomphe de la coalition. Les hommes de la gauche qui ont prêté les mains à cette indigne tromperie peuvent aujourd'hui s'en applaudir.

#### CRISE MINISTÉRIELLE.

Au moment où nous devions le moins nous y attendre, à six jours de l'ouverture de la session, nous nous retrouvons en présence d'une de ces crises ministérielles qui ont toujours été si fatales aux intérêts de la France, à l'action et à la dignité du pouvoir. Le ministère du 1et mars a donné sa démission. Voici sur cet événement, qui nous paraît trèsgrave, quelques renseignements que nous avons puisés à bonne source, et qui ont d'ailleurs obtenu crédit cet aprèsmidi à la Bourse et dans tous les lieux de Paris où l'on s'occupe d'affaires politiques.

Hier matin, M. de Rémusat, qui avait été chargé par M. Thiers de rédiger un projet de discours d'ouverture, se rendit auprès de lui pour lui communiquer ce projet. M. le président du conseil le trouva bien conçu et surtout très-bien rédigé; il n'y fit que très-peu de modifications et convoqua immédiatement ses collègues pour prendre leur avis à cet égard. Le projet de M. de Rémusat fut approuvé par tout le ministère, et il fut en même temps convenu que, si le roi

triomphes dramatiques avaient fait de la jeune prima donna une véritable femme à la mode; elle avait un palais de marbre, une villa sur les bords du lac, une voiture attelée de chevaux de Bohême, des serviteurs nombreux et empressés, des suivantes et des caméristes, un intendant de bonne maison, des porte-flambeaux, des nègres et une meute. La loge particulière de Rose ressemblait à un vaste salon éclairé par des flots d'argent, d'or et de lumière; chaque soir, elle y voyait accourir et se prosterner à ses pieds toute la jeunesse, toute l'opulence, toutes les aristocraties de Milan: c'était à qui prodiguerait, le plus et le micux, aux genoux de cette idole encensée, l'esprit, l'amour, la galanterie, les mensonges, les ducats, les bouquets et les madrigaux. Mais, hélas! attendez un peu: dans cet oreiller si doux et si tendre, et si bien orné de dentelles, il se glissa bientôt un rien, une feuille froissée, une épingle, une fleur qui vint tout-à-coup effrayer les joies endormies et dissiper les songes heureux. Il arriva à la belle chanteuse de Milan quelque chose de bien simple, de bien naturel et de bien triste: Rose qui avait tant de fois joué avec le feu, Rose qui jusque-là prenait tant de plaisir à se faire adorer de tout le monde sans jamais avoir aimé personne, Rose s'avisa d'aimer à son tour, et d'adorer un jeune homme appelé Léonard Massi, un musicien de l'orchestre de la Scala, un misérable violoniste. - Ouelle idée!

A vrai dire, Léonard était bien au-dessus de sa position et de sa fortune; il avait de la jeunesse, une intelligence rare et de la beauté; il pensait comme un artiste, comme un artiste qui pense; il parlait comme un gentilhomme, et il improvisait comme un poète. Un jour, dans le foyer des acteurs, au milieu de tous ses camarades, Léonard fut provoqué malicieusement sur son talent pour l'improvisation poétique ; on le pria d'imaginer, d'improviser quelques strophes, en prenant pour texte les amours de Métastase avec la célèbre chanteuse Gabrielli. Léonard se recueillit un instant; ensuite il se plut à regarder Rose, comme pour aller puiser dans ses yeux l'inspiration, la verve, l'éloquence, le génie, — et soudain il se mit à déclamer, avec un éclat et une passion admirables, le poème le plus amoureux, le plus chaud, le plus dramatique, le plus italien que l'on ait jamais improvisé en Italie... L'auditoire émerveillé ne cessa d'applaudir aux stances mélodieuses du poète, excepté

Rose qui se contenta de sourire et de pleurer.

Quoiqu'il n'eût point de fortune, Léonard n'avait rien demandé à l'impressario de la Scala pour les soirées qu'il consacrait à l'orchestre de son théâtre; il remplissait donc volontairement, gratuine l'acceptait pas dans toute son intégrité, le ministère se retirerait.

A la suite de cette décision, on se rendit à Saint-Cloud; le conseil avait été convoqué pour une heure, et le roi devait le présider. L'objet de la réunion était la discussion du discours qui devait être prononcé à l'ouverture de la session.

M. de Rémusat donna lecture de ce projet ; il se terminait par une phrase dont voici le sens, sinon les expressions bien

« J'ai fait pendant long-temps à l'Europe tous les sacrifices compatibles avec la dignité de la France. Ces sacrifices, je les ai faits pour maintenir la paix avec les puissances et sauver la civilisation des horreurs de la guerre. Je sais cependant ce que je dois à la France, à l'honneur de mon nom et à la gloire de mon pays, et si nous conservons la paix, vous pouvez être assurés que nous ne la conserverons qu'à des conditions dont la France aura le droit de s'applaudir. »

Tel était, nous le répétons, le sens des paroles que le ministère voulait mettre dans la bouche du roi. Après avoir terminé sa lecture, M. de Rémusat ajouta que le projet que la couronne venait d'entendre avait obtenu l'approbation unanime du conseil. Cette déclaration n'ébranla pas Louis-Philippe, qui souleva tout aussitôt une foule d'objections et employa plus d'une heure à les développer. Son principal argument pour repousser le projet qu'on venait de lui présenter, était que ce projet engageait l'avenir, et qu'il ne pouvait convenir à la politique et aux intérêts de la France d'engager aussi formellement les événements. Sa conclusion fut qui lui était impossible d'accepter la rédaction proposée et qu'aucune considération ne le ferait changer d'avis. Il exhorta, du reste, les ministres à bien réfléchir à toute la portée que pouvait avoir la résolution qu'ils voulaient prendre, et à ne pas persister dans une détermination qui pouvait être funeste au pays. M. Thiers prit alors la parole et déclara au roi que toutes les objections qu'il venait de faire avaient été prèvues et discutées; qu'elles n'avaient arrêté ni lui ni ses collègues, et que leurs idées sur ce point étaient tellement fixes, qu'ils avaient résolu de donner leurs démissions si l'avis unanime du cabinet n'était pas partagé par la couronne. Le conseil avait duré trois heures; le roi, prenant prétexte de la fatigue qu'il éprouvait, demanda que la discussion fût remise à neuf heures du soir.

A neuf heures, tous les ministres se trouvaient de nouveau réunis à Saint-Cloud. Le président du conseil ouvrit la séance en répétant les déclarations qui avaient été faites précédemment au nom du cabinet tout entier, et il ajouta que le ministère y persistait. Le roi commenca la discussion, qui fut très-longue et très-animée; il la termina en tirant de sa poche un projet qu'il avait sans doute rédigé dans l'intervalle des deux conseils, et il le soumit à la réunion. Après cette lecture, M. Thiers prit la parole et dit à peu près ce qui suit :

« Sire, il y a déjà un mois que le conseil a failli se dissoudre, parce que vos ministres ne pouvaient accepter les conditions que V. M. voulait leur faire; aujourd'hui, nous sommes de plus en plus convaincus que V. M. ne pense pas devoir accepter les résolutions de ses ministres. Nous lui remettons nos portefeuilles. »

Au même instant, tous les ministres déposèrent respec-

tueusement leurs portefeuilles en présence du roi.

La discussion se trouva alors déplacée. Le roi reprit la parole avec une très-grande émotion et exposa tous les embarras dans lesquels allait le placer une démission en masse à l'ouverture des chambres, la difficulté et peut-être l'impossibilité de composer une administration nouvelle avant le 28. Son affliction se révéla surtout par ces paroles : « Votre retraite me découvre aux yeux de la France et de l'Europe... » Toutes ces raisons n'ébranlèrent pas les ministres; à minuit, ils sortaient de chez le roi sans avoir consenti à reprendre leurs portefeuilles.

Malgré l'obscurité de la nuit, malgré l'heure avancée, ils ne remontèrent pas aussitôt dans leurs voitures; ils firent route à pied, s'entretenant des scènes auxquelles ils ve-

tement, les devoirs d'une tâche pénible et embarrassante quelquesois; on attribua l'exactitude, l'assiduité, le zèle et surtout le désintéressement de Léonard à son goût de la musique, à son vif désir d'écouter, d'étudier et d'apprendre les chefs-d'œuvre de tous les grands maîtres.

Un soir, pendant une représentation d'Otello, Léonard, au lieu d'exécuter sa partie de premier violon, se leva au milieu de l'orchestre pour mieux applaudir, pour mieux s'extasier aux gémissements harmonieux, aux soupirs cadencés de Desdemona, un des meilleurs rôles, une des plus belles créations de Rose; alors on devina sans peine que Léonard était tout simplement un fol adorateur, un amoureux, un patito de la diva; un peu plus tard, on découvrit, sans trop chercher, que Léonard était devenu du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, l'amant heureux, l'amant envié, l'a-mant bien-aimé de l'adorable cantatrice.

Léonard était pauvre; Rose voulut être pauvre comme lui, ou du moins elle essaya de le paraître. Dès ce moment, adieu le palais l adieu la jolie villa qui se mire dans le cristal de l'eau comme dans une glace que le soleil étame chaque matin! Adieu les chevaux fringants et les voitures étincelantes l'adieu les intendants, les nobles seigneurs, les nombreux valets, les meutes et les nègres! C'en est fait : adieu tout le luxe, toutes les magnificences, toutes les prodigalités, toutes les aimables folies d'autrefois !... Salut à Madeleine, pécheresse amoureuse et repentie!

Les femmes qui aiment bien ont souvent des capitulations de conscience et des délicatesses exquises : Rose eut à cœur de cacher aux yeux jaloux de Léonard la moindre trace, l'empreinte la plus légère, le souvenir le plus frivole des amours, des fautes et des plaisirs de sa vie passée; ses meubles les plus rares, ses bijoux les plus précieux, ses étoffes les plus somptueuses et les plus coquettes, - elle échangea, elle vendit, elle donna tout ce qu'elle possédait, c'est-à-dire tout ce qui pouvait lui rappeler, aussi bien qu'à Léonard, de tendres faiblesses, des présents équivoques, une opu-lence douteuse et une jeunesse un peu hasardée. Excellente et singulière fille! Elle avait une joie extrême à se couvrir de vêtements d'une modestie sans pareille : elle affichait à plaisir des goûts, des habitudes et une toilette d'une simplicité qui la rendait encore plus originale, plus piquante et plus jolie; et si. parfois, Léonard osait la gronder, à propos d'une robe trop négligée, d'un ajustement trop facile, d'une parure trop commune, elle lui répondait en l'embrassant : « Travaille, aime-moi toujours et deviens riche, je me ferai

naient d'assister et s'encourageant réciproquement à ne pas faire la moindre concession. À une heure, M. Thiers rentrait à l'hôtel des Capucines, où il trouva le rédacteur en chef du Siècle, M. Chambolle. Il lui conta tout, et ce matin le Siècle annonce positivement que le cabinet du 1er mars a donné

Ce matin le roi a fait appeler auprès de lui M. le maréchal Soult et M. de Broglie, et on en a conclu qu'il avait accepté la démission de ses ministres. Nous croyons pourtant que les choses ne sont pas aussi avancées. Nous nous occuperons peu de ce que M. Soult a pu dire au roi, car le vieux maréchal n'est plus qu'une sorte d'étiquette qu'on met sur un cabinet pour lui donner un nom ; d'ailleurs, ce qui a déjà transpiré de l'entretien que M. de Broglie a eu avec le roi, suffit pour nous occuper. M. de Broglie, assure-t-on, a représenté à S. M. qu'en ce moment il serait insensé de songer à un changement de ministère ; que M. Thiers était le scul homme possible, que, lui hors des affaires, c'était la guerre à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur. M. de Broglie, après avoir engagé Louis-Philippe à faire des concessions, a résumé son opinion dans ces quelques mots: « La situation commande de conserver M. Thiers sous peine de courir toutes les chances d'une révolu-

Le roi ne s'est pas tenu pour battu; il s'est long-temps récrié sur les exigences de M. Thiers : « M. Thiers, a-t-il dit entre autres choses, me fait la loi; il me met le couteau sur la gorge, parce qu'il sait bien que nous sommes à la veille de l'ouverture des chambres. »

Cependant peu à peu S. M. s'était radoucie, et bientôt elle prononça le mot de compromis. « Je veux bien faire quelques concessions, dit-elle; mais il faut que, de son côté, M. Thiers me cède aussi sur quelques points. » Louis-Philippe a dit alors à M. de Broglie ce qu'il était disposé à conceder à M. Thiers, et ce qu'il désirait que M. Thiers lui concédat. Alors M. de Broglie a accepté la mission d'aller trouver M. Thiers; il s'y est rendu aujourd'hui, à une heure, et nous ne connaissons pas encore le résultat de la conférence qu'il a eue avec lui. Nous pensons, du reste, qu'il a dû éprouver quelque embarras à proposer à M. Thiers de changer le projet de discours d'ouverture, car ce projet lui avait été communiqué et il l'avait entièrement approuvé.

Pour compléter les détails qu'on vient de lire sur la crise ministérielle dans laquelle nous entrons, nous devons dire qu'avant de prendre congé du roi, M. de Broglie lui a déclaré que, malgré tout son dévoûment pour sa personne, il ne croirait pas pouvoir accepter une place dans le cabinet qui remplacerait celui du 1er mars, s'il y avait nécessité de le remplacer.

Tous ces faits, comme on le pense bien, out jeté une grande agitation dans le monde politique.

#### On lit ce matin dans le Siècle:

Le bruit s'est répandu aujourd'hui à la Bourse que le ministère, n'ayant pu faire agréer le discours qui devait être prononcé à l'ouverture des chambres, et dans lequel était exposée solennellement sa politique en présence de la France et de l'Europe , a donné sa démission. Cette nouveile, sans avoir pris un caractère complet de certitude, s'est cependant confirmée ce soir. M. Thiers avait un désir aussi vif que légitime d'arriver devant les chambres pour y rendre compte de ses actes et pour rencontrer à l'une et à l'autre tribune des adversaires du système qu'il a porté au pouvoir. Mais pour qu'il y arrivat dignement, il fallait qu'il cût la liberté de tenir un langage qui fût l'expression exacte de sa pensée et qui laissat entiers l'honneur et les intérêts de la France, tels qu'il les avait compris. Du moment où il n'était plus maître de ces paroles qui en-gagent l'avenir, son devoir était de se retirer. Ce devoir, il l'a rem-

#### BULLETIN DE LA BOURSE DE PARIS DU 22 OCTOBRE.

5 0/0, 105 55; 4 1/2 0/0, 97; 4 0/0, 90 75; 3 0/0, 72 80; banque, 0; obligations de Paris, 0; Naples, 100; actions d'Espagne, 21 3/4; Etats-Romains, 97 3/8; 5 0/0 belge, 95; banque belge, 0; Lassitte, 0.

plus grande dame et plus belle. »

Léonard se promit bien de travailler pour cette bonne Rose, il jura de devenir riche en effet, et il rêva long-temps aux moyens qui pourraient, tôt ou tard, le conduire à la fortunc. — En Italie, l'improvisation court les rues : il renonça aux chances de l'improvisation italienne; en Italie, le plus habile violoniste est un vil ménétrier que l'on relègue au fond d'un orchestre : il désespéra de jamais battre monnaie, en pleurant, comme Paganini, sur la quatrième corde de son violon. Par bonheur, Léonard avait une voix remarquable, une instruction spéciale, l'habitude de la scène, l'amour de la musique et une maîtresse qui était la première chanteuse de Milan : ma foi! Léonard se sit chanteur, et il débuta au théâtre de la Scala, sous les yeux et sous le patronage de Rose.

Le succès du nouveau ténor fut immense; bientôt l'on ne parla

plus, à Milan, que de la voix de Léonard, comparable aux voix les plus vantées, les plus surprenantes et les plus illustres. - Jamais, de mémoire de dilettante, l'on n'avait rien entendu de plus éclatant et de plus suave, rien qui fût plus expressif, plus tendre, plus doux et plus passionne. Chaque apparition du chanteur était pour lui un véritable triomphe, et l'on peut dire hardiment qu'il marchait, à travers la scène, sur une verdoyante litière de fleurs. Si bien que les premiers sujets du théâtre, sans en excepter Rose elle-même, furent sacrifiés tout-à-coup à la royauté chantante du Rubini II, comme

l'on disait à la Scala, en parlant de Léonard Massi.

De cet abandon, de cette injustice, de cette fantaisie du public, en faveur d'un inconnu, d'un artiste de la veille, il résulta dans l'ame de Rose quelque chose d'inexprimable et d'inoui; — mon Dieu! comment vous expliquer, comment vous faire comprendre un pareil mystère, qui est en même temps de la haine et de l'amour, de l'admiration et de l'envie, du dévoûment et de la rage ? Comment oserai-je vous raconter, en quelques lignes, l'histoire d'une passion, d'une lutte secrète qui abonde en détails, en contrastes intimes, et dont les mille nuances, empruntées aux contradictions de l'esprit humain, rempliraient à coup sûr toutes les pages d'un volume?... Le changement et l'indifférence capricieuse du public irritarent

l'amour-propre de Rose; les ovations retentissantes de Léonard l'empêchèrent tout-à-fait de dormir. D'abord, elle essaya de lutter contre le génie du mal, contre ce démon qui la poursuivait le jour, la nuit et partout; pour se donner de la raison et du courage, Rose pensait ainsi quelquefois: « Parce qu'il est admiré et applaudi, Léonard en est-il moins beau, moins spirituel, moins aimable et moins

#### NOUVELLES D'ESPAGNE.

La Gazette de Madrid du 15 nous transmet, dans un supplément extraordinaire qu'elle a publié, les pièces importantes que nous transcrivons à la suite :

#### JUNTE PROVISOIRE DE GOUVERNEMENT.

Un courrier arrivé de Valence la nuit dernière a apporté à la junte a communication suivante:

Première secrétairerie des affaires étrangères.—Excellence, l'auguste reine-régente a ordonné hier la dissolution des cortès ; ci-jointe une copie imprimée du décret qui a été rendu à cet esset.

Dans la nuit de ce jour, S. M. a également abdiqué la régence Dans la nuit de ce jour, p. de la grande de la regence qu'elle devait exercer durant la minorité de sa fille. Cet acte a été du'elle devait exerces durant manière la plus solennelle; afin que rien ne manquât à son authenticité, il s'est vérifié en préafin que rien ne manquat a son datalement, il con verine en présence de toutes les autorités et de ceux des habitants de cette cité sence de toutes les autornes et de ceux des nashants de cette cité dont le concours a été jugé nécessaire. Je joins ici une copie de l'abdication que S. M. la reine-régente a adressée aux cortes. Il a été formé un dossier de toutes ces pièces; j'en remettrai à V. E. une copie par le courrier de demain, attendu l'impossibilité de pouvoir copie par le courrier de definant, de la plus complète règne dans cette ville, et S. M. la reine et l'infante jouissent d'une santé parfaite. Dieu vous garde long-temps.

Valence, le 12 octobre 1840. JOAQUIN-MARIA DE FERRER.

A M. le président de la junte provisoire gouvernementale de Madrid.

Espagnols!

Nommés ministres de la couronne sur la proposition du duc de la Victoire, nous regardames comme un devoir sacré d'accepter une mission si épineuse et si difficile au milieu des circonstances critiques et délicates où se trouvait le pays, et surtout lorsque, par l'ordonnance royale du 16 septembre qui nommait le président du conseil et l'autorisait à lui présenter une liste des personnes qui devaient composer le cabinet, S. M. la reine régente manifestait trèsexplicitement le désir de rétablir la paix et l'union dans tous les esprits et de n'omettre aucun moyen pour satisfaire les besoins de son peuple. Ces vœux étaient également les nôtres, et nous ne pouvions nous empecher de travailler à leur réalisation sans perdre le nom d'Espagnols que nous portons avec fierté.

Nous fimes le voyage de cette capitale avec toute la rapidité possible, et nous nous offrimes à S. M. pour remplir notre mission. Nous n'attendions rien moins que la demande d'un programme qui nous paraissait commandé par les circonstances et particulièrement par l'ordonnance royale déjà citée. Nous dûmes donc le présenter, et les événements qui ont eu lieu postérieurement exigent que le pays et l'Europe sachent les bases que nous avions posées. Nous demandions que S. M. donnât un manifeste qui sit retomber sur ses conscillers la responsabilité du passé; qu'elle promît solennellement de respecter et observer religieusement la constitution; que, dans la nouvelle ère qui aliait s'ouvrir pour l'Espagne, les conséquences légitimes et nécessaires de cette constitution fussent développées, et que de pernicieuses influences espagnoles ou étrangères n'en vinssent par arrêter ou neutraliser le cours. Cette nécessité était, à nos yeux, la plus impérieuse. Afin d'éviter à S. M. la répugnance qu'elle aurait pu ressentir en désignant du nom de coupables ceux qui naguère avaient possédé sa confiance, dans le projet de manifeste que nous eûmes l'honneur de lui présenter nous attribuions à des erreurs en administration les tristes et lamentables résultats que celle-

La dissolution des cortès actuelles et la convocation d'une nouvelle représentation ; la suspension de la loi des ayuntamientos jusqu'à une révision, appuyés en cela non-seulement sur l'inconstitutionnalité de cette loi, mais aussi sur ce qu'il était impossible d'en faire l'application aussi long-temps que n'aurait pas été votée celle concernant les députations provinciales dont la discussion n'a pas même commencé; fermer les yeux sur les actes des juntes, si ces actes n'étaient pas en contradiction flagrante avec les principes de la justice; maintenir jusqu'à la réunion des cortes les juntes des capitales qui conserveraient seulement le caractère d'auxiliaires du gouvernement et n'exerceraient aucun pouvoir; ajourner jusqu'aux chambres nouvelles la discussion des questions politiques qui avaient surgi, principalement celle qui concerne la régence, en assurant S. M. que l'opinion pouvait changer d'ici à l'époque où ce point devait être mis en délibération, surtout si pendant ce temps le pays recevait des garanties égales à celles qu'on pouvait attendre des co-régents : voilà quelles étaient les exigences du moment et que nous crûmes indispensable d'apaiser afin de faire rentrer les choses dans leur état normal et de consulter le pays dans ses vœux les plus légi-

Après que le ministre de la gobernacion eut donné à S. M., en notre présence, lecture de ce document, S. M., sans élever la moin-

aimé? Est-ce que sa gloire n'est point la mienne? N'est-il pas mon protégé, mon élève, mon ouvrage, ma création la plus brillante? Allons ! tais-toi, sot orgueil, car ton langage ressemble à celui de envie; tu me fatigues, tu m'ennuies, tu me désoles... Je ne veux plus t'entendre! Je suis sière de Léonard; je me glorisie de son talent de ses succès; je l'aime, je suis aimée, je suis heureuse...Va-i-en !"

Elle avait beau dire, l'orgueil la tourmentait sans cesse, et l'envie ne voulait plus s'en aller! Le dépit de Rose devint extrême, impitoyable; à chaque instant, il s agissait en secret d'une nouvelle lute, d'un combat horrible qui se livraient dans son cœur : le désespoir et l'amour, le dévoûment et la vanité. L'actrice haïssait déjà Léonard, la maîtresse l'aimait encore. L'une l'avait maudit sans doute, l'autre le défendait et l'adorait ioujours.

Au bout de quelques mois d'une incertitude insupportable, d'une douleur affreuse, envenimée chaque jour par la réputation croissante de Léonard, Rose tenta pour la dernière fois de se rattacher à l'affection la plus prois fection la plus vraie, à la passion la plus expansive de sa jeunesse orageuse. Elle s'efforça d'étouffer ces petits sentiments, ces petites idées, ces vilaines colères qui la faisaient mourir, afin de revenir tout entière à un booleant qui la faisaient mourir, afin de récolitout entière à un bonheur qui la faisait vivre. Elle prit une résolution désespérée, mais sublime; elle prétexta l'altération de sa voix, le dépérissement de ses forces qu'elle attribuait tout haut à le musique de Mercadante, et, un beau matin, Rose Bengali dit adieu aux joies,

aux injustices, aux vicissitudes et aux illusions du théâtre. Dès ce jour, Rose s'habitua de nouveau à être heureusc. Elle admira naïvement, sincèrement, son Léonard bien-aimé qui courait en chantant à la gloire et à la fortune; elle l'aida de ses conseils, de ses souvenirs et de ses leçons ; elle voulut être la première à le secons de la la secons ; elle voulut être la première à le secons ; der, à le diriger dans ses travaux, dans ses études, et vraiment l n'était-ce point là un adorable maître à chanter? Jamais il ne lui échappa un mot, un soupir, un regret, en songeant à son avenir de truit, à ses espérances déques, à son ambition trompée, à son généroux escrifece et active escription et active et active et active escription et active et activ reux sacrifice; et pourvu que Léonard l'aimât encore et eût la bonte de le lui dire, Rose croyait n'avoir à se plaindre ni de rien ni de per-

sonne dans le monde. Il faut bien l'avouer, puisqu'il s'agit d'un roman ou d'une histoire, ce qui est à peu près la même chose, le bonheur de Rose ne fut pas et ne pouvait pas être de longue durée. Abandonner le théâtre, lors que le théâtre vous courit que le théâtre vous sourit encore, vous flatte et vous caresse, — en vérité, n'est-ce point un grand crime ? Sacrifier à un homme, à un vérité, n'est-ce point un grand crime ? Sacrifier à un homme, à un vérité, n'est-ce amant, sa renommée, son avenir de fortune et de gloire, n'est-ce de observation, exigea d'abord de nous le serment d'usage; nous le dre observation, cargo de nous le serment d'usage; nous le prétames sans difficulté, parce que nous étions persuadés que les prétames de notre programme ne pouvaient qu'être acceptées. Mais quel bases dronnement lorsque nous les vimes successions. Bases de notre étonnement lorsque nous les vimes successivement rejetées, fut notre étonnement de la dissolution des contre et la dissolution de la fut notre cionnelle de la dissolution des cortes, et que nous entendimes moins celle de la dissolution des cortes, et que nous entendimes moins cent de la résolution de quitter la ré-5, M. annoncer sa ferme et inébranlable résolution de quitter la rés. al. amount of quitter la ré-gence et de voyager quelque temps! Ce fut en vain que nous emgence et us signification semblable dont les services motif ne justifiait ployames need to be placed and the first that the placed determination semblable dont les conséquences pouvaient être une de la nation aux institutions comme une determination companie dont les consequences pouvaient être surfaces à la nation, aux institutions comme peut-être au trône luifinestes a la nation, de la dissuader de son intention.

neme, men no raisons échouèrent devant des objections comme cellesde elle était convaincue que le bien du pays exigeait qu'elle agît de d: ene caut du elle agit de cette manière, et que du reste il lui était impossible de soutenir plus long temps un fardeau aussi pesant. Dans cette critique situation long-temps an interest aussi pesant. Dans cette critique situation, pous sommes occupés de préparer le nécessaire pour que ce pous nous inébranlable, puisse du moins s'effectuer avec toute projet, develos précautions, passe de moins s'effect la dignité et les précautions convenables en pareil cas.

d'abdication a été accompli en présence de toutes les aupracte d'abdresse les au-prités ainsi que des personnes notables de cette cité; il a été consiformes and document autographe qui sera présenté aux cortès des gue réunion ; il a été transmis aux représentants des nations alliées leur reunion, in a constant du representants des nations alliées et amies avec toute la solennité et la célérité désirables, afin d'éviter que l'opinion ne s'égare sur une affaire de cette importance. Les préparatifs du voyage ont lieu d'une manière digne de la grandeur preparation et comme l'exige aussi le rang de la mère de notre de la la régence provisoire a été constituée; le peuple espagnol doit rester convaincu que la courte période de son gouvernement sera sacrifiée à raffermir la liberté et l'indépendance, à satisfaire sera sacrimente de l'independance, a saustaire les justes désirs qu'il a manifestés avec tant d'éclat, à rapprocher les justes de la ces jours de paix et de félicité auxquels il a tant de droits. Valence, le 13 octobre 1840.

Duc de la Victoire, Joaquin-Maria de Ferrer, Alvaro Gomez, Pedro Chacon, Manuel Cortina, Joaquin de Frias.

#### MANIFESTE DE MARIE-CHRISTINE.

Première secrétairerie des affaires étrangères.

AUX CORTÈS. La situation actuelle de la nation espagnole ainsi que l'état délicat dans lequel se trouve ma santé m'a déterminée à abandonner la rédu royaume, que les cortès constituantes réunies en 1836 m'avaient conférée pour tout le temps de la minorité de ma trèshaute fille. J'ai pris cette résolution malgré les instances de mes conseillers qui, avec la loyauté et le patriotisme qui les distinguent, mont vivement suppliée de conserver encore la régence, ne fût-ce que jusqu'à la réunion des prochaines cortès, pensant que le bon-heur du pays et la cause publique l'exigeaient. Mais, ne pouvant accéder à quelques-unes des exigences du peuple qui, de l'aveu de mes propres conseillers, doit être consulté afin de calmer les esprits et de mettre un terme à la situation présente, il m'est absolument impossible de garder davantage la régence, et je crois agir selon les intérêts du pays en y renonçant J'espère que les cortès nommeront pour un poste si grand et si élevé des personnes qui contribueront à rendre la nation aussi heureuse qu'elle mérite de l'être par ses vertus. C'est à cette nation que je recommande mes augustes filles, etles ministres qui, selon l'esprit de la constitution, garderont le timon de l'état jusqu'à la réunion des cortes, m'ont donné trop de témoignages de leur loyanté pour que je ne leur fasse pas un dépôt anssi sacré. Pour que mes paroles produisent tous les effets que i'en allends, je signe l'acte autographe d'abdication en présence des auwités et des corporations de la ville, et je le remets au président

Signé MARIE-CHRISTINE. Valence, le 12 octobre 1840. Pour copie conforme:

Contresigné par le ministre des offaires étrangères.

du conseil pour qu'il le présente en temps utile aux cortès

L'instruction suivie contre Darmès a déjà, dit-on, produit quelques

Darmès, au moment du crime, était dans un dénuement extrême; l'avant-veille il était resté près de vingt-quatre heures sans manger, et, pressé par le besoin, il avait remis à un marchand de vins chez lequel il allait quelquefois une reconnaissance du Mont-de-Piété, sur laquelle celui-ci lui prêta 10 f.

On a retrouvé le commissionnaire qui avait fait son déménagement, et celui-ci a déclaré qu'il ne se trouvait point d'armes parmi les objets qu'il a transportés. Toutes les personnes qui allaient le voir attestent, de leur côté, qu'elles ne lui en ont jamais vu; d'aures, qui habitent la maison , ont vu Darmès aller et venir jusqu'à midi le jour du crime , et elles sont assurées que, jusqu'à ce moment, il n'avait aucune arme sur lui.

Darmès, dans les cabarets du voisinage qu'il fréquentait, se posait

point une grande faute? S'ensevelir à vingt ans dans l'ombre et dans le silence, pour mieux aimer, pour mieux soupirer, n'est-ce point une grande folie? Aussi, deux ou trois mois à peine s'étaient écoulés depuis l'abdication dramatique de Rose, et déjà Léonard ne voyait snère en elle qu'une pauvre folle qui était bien à plaindre, une malheureuse artiste qui avait perdu sa voix, son talent et ses espéfances, une femme fidèle et dévouée qui se consolait, dans un amour immense, de l'immensité de sa douleur et de ses regrets! Rose n'avait plus à ses pieds, ni amis, ni flatteurs, ni esclaves, ni poètes. Elle avait déposé sa couronne étincelante et ses magnifiques oripeaux de théâtre; elle avait renoncé, à l'aide d'un mensonge sublime, à cet empire féerique de l'imagination, des sens et de l'es-Pit; elle avait vendu en détail les dépouilles opimes de son éphé-Mère royauté ; en un mot , elle avait daigné se faire humble, modeste, petite, si petite que Léonard, en s'élevant à son tour, dédaigna de redescendre jusqu'à elle ou de la relever jusqu'à lui! Sans doute, vous devinez ce que j'ai encore à vous dire. S'il ne vint pas à Léo-lard la pensée d'abandonner Rose, du moins il trouva le courage de la trabi la trahir, de la tuer. Sa passion subite pour la Marini, la nouvelle et billante diva de la Scala, n'était un mystère pour personne dans les Coulisses du théâtre et pour Rose elle-même; ce fut là bientôt le setret de la comédie. Au lieu d'accuser l'infidèle et de se désolet à ses Pieds, Rose écrivit à la Marini la lettre suivante :

« Vous avez aujourd'hui tout ce que j'avais autrefois, la richesse, e talent et la gloire; il ne me reste qu'un seul bien, un seul trésor, Léonard! Si vous me l'avez pris par mégarde, rendez-le-moi! »

La Marini lui répondit sur-le-champ:

adim lui répondit sur-le-champ :

« Léonard sera chez moi ce soir ; venez le chercher ! »
Eh bien ! non. Rose n'eut point la force d'aller frapper à la porte
de cette femme ; elle se condamna à souffrir et à se taire : elle résolut de configur à Dieu, à cesolut de patienter encore et d'attendre, en se confiant à Dieu, à cequi ne nous trompe jamais et qui nous console toujours.

Pen de temps après l'échange des deux lettres que l'on vient de e, il fut question au théâtre d'une solennité dramatique au profit de Léonard; le spectacle de cette soirée extraordinaire devait être omposé d'un concert et de la reprise de Norma, le dernier chef-d'euvre de l'amoureux Bellini. Rose, dont la santé s'altérait chaque jurat de l'amoureux Bellini. bur et d'une façon alarmante, réclama du bénéficiaire le droit, la duce faveur de chanter à son bénéfice. On voulut en vain lui parler sa faiblesse, de sa souffrance; vainement on lui rappela l'ac-

en orateur, et parlait politique en des termes tels, que plusieurs fois

il s'est fait mettre à la porte de ces établissements.

Parmi les personnes arrêtées à la suite de l'attentat, on cite un homme établi sur lequel pesaient deux circonstances qui ont pu paraître graves; une première fois, il s'est trouvé en relation avec Alibaud auquel il avait procuré un petit emploi; et en second lieu, il s'est trouvé avoir aussi quelques rapports avec Darmès. Néanmoins, tout concourt à prouver jusqu'à présent qu'il a été étranger à ces deux crimes.

Un frotteur a été arrêté aussi dans la journée d'hier, à cause d'un propos qu'il aurait tenu; il aurait dit à l'un de ses camarades, la veille du crime, que « le lendemain il devait se faire un fameux (Droit.)

#### Chronique Lyonnaise.

Dimanche dernier, vers six heures du soir, un incendie s'est manifesté au hameau de Don, commune de Vieu (Ain), dans un bâtiment de grange appartenant au sieur Burtin (François). Les habitants de Vieu et ceux des communes voisines sont accourus avec empressement pour porter du secours; mais la fontaine qui fournissait de l'eau a été tarie en un instant. Le bâtiment a été détruit en entier, ainsi que les objets de vigneronnage et d'agriculture qu'il renfermait.

La perte est évaluée à 2,400 fr.; rien n'était assuré. On attribue cet incendie, qui a sérieusement menacé les villages de Don et d'Artemare, à l'imprudence de jeunes gens qui, dans la journée, célébrant une noce, ont tiré des coups de pistolet dont les bourres enflammées ont été lancées sur le toit de chaume.

· Le village de Boissiat en Revermont (Jura) a été attristé il y a quelques jours par un événement funeste. Un vigneron, père de famille, âgé de 28 ans, aimé et estimé de tout le monde, ayant eu l'imprudence de descendre dans une cuve pour fouler la vendange, pendant qu'elle était en fermentation, a été asphyxié. Il était allé seul à son tenaillier ; sa femme, ne le voyant pas revenir et ne sachant où il était, se mit à le rechercher, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que les sabots du malheureux, trouvés au pied de la cuve, indiquèrent qu'il y était entré. En regardant à l'intérieur, on eut bientôt la certitude de sa mort.

Le 14 octobre, à dix heures du matin, un incendie a éclaté au Val-de-Roulans (Doubs) et a réduit en cendres une partie de la maison appartenant à la dame Lonchamp, veuve Thiébaud. Le mobilier du locataire, Nicolas Thiébaud, ses denrées, ses fourrages et 500 gerbes de blé ont été la proie des flammes. La perte totale est évaluée à 2,800 fr. La maison était assurée pour une somme de 1,500 fr.

Un incendie a éclaté au Locle (Doubs) dans la soirée du 16 de ce mois. Au premier signal, les habitants de la Chauxde-Fonds, des Brenets et de la vallée de Morteau se sont rendus sur les lieux et ont contribué à arrêter les progrès des flammes. Malgré la promptitude des secours, deux maisons ont été entièrement consumées.

Le 16 octobre dernier, à 7 heures du soir, le tocsin appelait les pompiers d'Arbois (Jura); ils se sont immédiatement dirigés avec une pompe sur le village de Laferté, où deux maisons ont été réduites en cendres, avec les récoltes qu'elles renfermaient. Trois ménages se trouvent maintenant sans

Les pompiers d'Arbois, de Vaudrey et d'Ounans ont rivalisé de zèle pour arrêter les progrès de l'incendie. Un de ceux d'Ounans est tombé du haut d'un mur; M. le docteur Bousson lui a de suite administré les secours de son art, il est hors de danger.

Ce sinistre a été causé par un four en mauvais état.

Le Capitole fait au sujet des adresses attribuées aux gardes nationales de quelques communes, relativement à l'attentat de Darmès, la réflexion judicieuse que voici :

Les auteurs et signataires de ces adresses, que mentionnent les feuilles ministérielles, seront sans doute mis en jugement, en vertu du principe rappelé dans le dernier ordre du jour du maréchal Gé-

cident irrémédiable qui avait été la cause forcée de sa retraite, de ses adieux au théâtre ; Rose fut inflexible, et il fallut, bon gré, mal gré, lui permettre de jouer le rôle de Norma, à côté de Léonard, chargé du rôle de Pollion, à côté de la Marini, chargée du rôle d'Adalgise.

Le soir de cette représentation, annoncée quinze jours à l'avance et si impatiemment attendue, le théâtre de la Scala présentait un coup d'œil éblouissant, magnifique; chacun avait hâte de revoir la belle diva que l'on applaudissait naguère avec tout l'élan, avec tout le délire de l'enthousiasme. Enfin, l'introduction se fit entendre, la toile se leva, et, d'un bout de la partition à l'autre, permettez-moi de vous le dire bien vite, Rose fut encore la tragédienne admirable, la tragédienne sublime, l'incomparable chanteuse, l'artiste ravissante qui avait fait les beaux jours et les belles passions de Milan. Norma, vous le savez, c'est l'amour, c'est la jalousie, c'est la haine, c'est l'explosion terrible de tous les sentiments, de tous les désirs, de toutes les colères qui remuent le cœur d'une semme. Je vous laisse à penser tout ce qu'il y eut d'énergie, d'emportement et de violence dans la maîtresse de Léonard, dans cette pauvre délaissée, éperdue, ardente, furieuse, et maudissant à la fois, avec toutes les illusions, avec tout le désespoir de son rôle, un véritable amant et une véri table rivale! Un frémissement d'admiration et de terreur accueillit la magnifique scène du second acte ; tant que durèrent les imprécations jalouses de Norma, l'on eût dit que la coupable Adalgise, la novice du temple druidique, tremblait, en s'humiliant, sous le regard irrité de la prêtresse, sous la prole retentissante de son ennemie, de sa victime, de son juge. Et, plus tard, au dénoûment de ce drame. lorsque les deux rivales pleurent, se réconcilient et s'embrassent dans une étreinte suprême, il était facile de deviner, à la pâleur, à l'émotion, aux larmes de Rose, qu'elle n'avait plus désormais qu'à pardonner et qu'à mourir!

A la chute du rideau, Rose fut rappelée à grands cris par la salle tout entière; la scène fut jonchée de fleurs, de sonnets et de couronnes. On supplia la diva, au milieu des bravos et des acclamations de la foule, de remonter pour toujours sur le théâtre de la Scala, sur le théâtre de ses premiers succès; on la salua de nouveau d'un tonnerre d'applaudissements, et, au même instant, Rose tomba évanouie, presque mourante à force de fatigue, de joie et de douleur.

Quand elle revint à elle, bien avant dans la nuit, pâle, méconnaissable, sans mouvement et sans voix, Rose, que l'on avait dou-

rard, que la garde nationale n'a pas le droit de délibérer.

En effet, le principe n'a été ni plus ni moins violé par les officiers parisiens que le conseil de préfecture vient de suspendre pour avoir présenté une pétition au nom de la garde nationale, que par les promoteurs des adresses de félicitations qu'enregistrent sans improbation les journaux du ministère.

La Gazette d'Augsbourg contient contre la France une menace insolente qui répond brutalement au memorandum si peu énergique de M. Thiers:

Nous pensons qu'il convient de faire à la paix tous les sacrifices compatibles avec l'honneur des puissances signataires du quadruple traité; mais si, nonobstant ces sacrifices, la France, même après avoir obtenu toutes les garanties désirables, nous déclarait la guerre, l'Allemagne sentirait à la fois l'injustice et l'insolence d'un parcit procédé, et aucun de ses enfants ne serait assez lâche pour ne pas comprendre qu'une pareille agression ne saurait être repoussée que les armes à la main. Vainement les Français disent-ils que leurs armements sont dirigés contre les projets des Russes sur Constantinople; car les stipulations du quadruple traité écartent tout danger à cet égard en forçant le czar d'agir de concert avec ses alliés. La France aurait-elle, par hasard, envie de la rive gauche du Rhin? Compterait-on sur la propagande? En bien! qu'on mette la main à l'œuvre.

#### Patts Divers.

Le résultat de l'enquête sur l'incendie de Plymonth a été une déclaration qui l'attribuait à une combustion spontanée. Voici quelques détails à ce sujet :

« On vient de terminer à Plymouth l'enquête relative à l'incendie des chantiers de Devonport, et qui a entièrement consumé le vais-seau de 120 canons le Talavera et la frégate l'Imogène. Il est re-connu que ce désastre était purement accidentel. On le regarde comme l'effet de la combustion spontanée de matières fermentescibles amassées dans un réduit en bois construit tout près de la forme où était mis en réparation le Talavera. On jetait dans ce réduit les ordures provenant de l'arsenal. Ces balayures étaient formées d'une énorme quantité de débris de mottes à brûler, de suif, de résidus de peintures à l'huile, d'étoupes, de vieille toile à voile, de sciure de bois, de copeaux, etc. Il n'est pas étonnant que la fermentation ait mis le feu à ces matériaux, et le feu s'est communiqué à la forme recouverte d'une bande goudronnée qui abritait le Talavera, car c'est à la forme et non point au vaisseau lui-même que l'incendie a été signalé.

» Les soupçons que l'on avait conçus, dans l'origine, contre deux ou trois étrangers qui ont paru momentanément à Devonport, se sont trouvés tout-à-fait sans fondement. »

#### Extéricur.

SUISSE. - TESSIN. - Les rigueurs de la police lombarde à la frontière ont redoublé ces jours derniers; à Milan, on ne délivre des passeports qu'à ceux qui établissent catégoriquement l'urgence de leur voyage.

GLARIS. - Deux officiers-généraux au service des Deux-Siciles, MM. Tschudi, de Glaris, l'un gouverneur et commandant en chef de la Sicile, et l'autre général de brigade et commandant à Reggio, viennent de mourir à quelques heures d'intervalle. Le télégraphe ayant porté en Calabre la nouvelle de la mort subite du premier, son frère fut tellement ému de cette perte inattendue, qu'il tomba frappé d'apoplexie et mourut au bout de huit heures. MM. Tschudi comptaient parmi les plus anciens militaires encore en activité au service étranger.

Nous lisons dans le rapport du jury de l'exposition qui vient d'avoir lieu à Toulouse un article concernant des industriels de notre cité que nous reproduisons :

MM. Chatelard et Perrin, de Lyon, ont présenté à l'exposition des peignes d'acier, avec étoffe pendante, d'une réduction de 210 dents au pouce, tout-à-fait remarquables par le fini et la pureté de leur fabrication. Ces fabricants qui depuis long-temps se livrent à cette industrie ont puissamment contribué aux progrès réalisés par nos fabricants, en permettant de confectionner des gazes d'une finesse et d'une régularité inconnues.

Les jurys des expositions de Paris ont accordé diverses médailles à MM. Chatelard et Perrin. Aussi ces messieurs ont été jugés dignes de la médaille d'argent qui leur a été accordée.

#### Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTIEZ.

cement portée dans sa maison, dans sa chambre, aperçut d'abord à son chevet, au-dessus de sa tête, Léonard qui se penchait tristement vers la jeune malade, comme pour lui parler bien bas, lui demander pardon et l'embrasser. Elle le remercia avec un sourire, avec une larme, avec un baiser! Dès qu'il lui fut possible de prononcer quelques mots, elle pria Léonard de lui lire les sonnets comson intention par ses admirateurs de théâtre, et le front de Rose s'illumina soudain à la lecture de ces badinages poétiques ; ensuite elle voulut voir les bouquets, les couronnes dont le public avait inondé la scène ce soir-là; elle prit toutes ces fleurs qui respi-raient encore; elle les effeuilla impitoyablement une à une; elle les sema lentement sur son lit; elle jeta bien loin les branches et les tiges dépouillées; puis, montrant à Léonard cette belle nappe fleurie qu'elle venait de faire, elle murmura avec un air de tristesse : Ami, voilà mon linceul!

Enfin, après quelques minutes de distraction ou de rêverie, Rose regarda long-temps autour de sa chambre; elle indiqua à Léonard un cahier de musique qu'elle-même avait placé la veille sur le pupitre de son piano, et ses yeux semblèrent lui dire : Chante! chante pour moi! Léonard obéit à cette étrange prière ; il promena ses doig ts sur le clavier, et aux premiers sons, aux premières notes d'un pré-lude qui était celui de la romance du Saule, Rose redressa vivement la tête et se prit à écouter. Léonard commença donc à chanter cette élégie notée que Rossini a dû surprendre à l'agonie amoureuse d'un c jeune fille. Mais tout-à-coup, appuyée contre le chevet de son lit, les yeux à demi fermés par la douleur et le sourire encore sur les lèvres, Rose essaya de continuer en chantant ce que Léonard avait commencé d'une voix tremblante. Elle lui fit signe de préluder au piano, et Desdémona se mit à soupirer et à gémir avec un amour, avec des regrets et une passion déchirante, jusqu'au moment où la voix inspirée de Rose alla se perdre, sans achever le chant du cygne, dans un murmure qui était encore de la mélodie. Léonard accourut auprès d'elle, il l'appela de tous les noms les plus doux, il lui prodigua les promesses les plus tendres; mais, hélas! à quoi bon ces charmantes paroles pour une femme qui n'avait plus besoin dans ce monde ni de caresses, ni de serments! Après tout, il ne faut pas trop plaindre cette pauvre Rose; n'est-il pas beau de mourir ainsi, d'expirer au milieu des fleurs, près de son amant, au bruit cadencé d'un hymne mélodieux, saluée à la fois par la poésie, par l'amour et par la musique? LOUIS LURINE. (Courrier français.)

#### Annonces de MM. les Notaires.

ÉTUDE DE ME DARMES, NOTAIRE A LYON, QUAI DE BONDY, 165. Vente volontaire, en bloc ou en détail,

DE BOIS ET TERRE,

Situés à Charbonnières, sur le bord de la grande route de Paris, appartenant à M. Jars, député.

Le dimanche 18 octobre 4840 et jours suivants, il sera procédé à la vente en bloc ou en détail, au gré des acquéreurs, d'un bois et d'une terre, d'une étendue, en totalité, de 9 hectares 83 ares, le tout situé sur la commune de Charbonnières, au bord de la grande route de Paris par le Bourbonnais, immédiatement après la Demi-Lune. Cet immeuble conviendrait parfaitement pour la création d'une propriété bourgeoise.

Les plus grandes facilités seront accordées pour les paic-

ments.

S'adresser, pour traiter de gré à gré, au mandataire de M. Jars, M. Faure, demearant aux Massues, no 23, la première maison à gauche, en montant par la Demi-Lune. Il se tiendra pour la vente tous les dimanches et jeudis, de dix heures à deux heures, dans l'auberge de M. Viannet, sur la route de Paris, en face du grand peuplier et à côté de la propriété à vendre.

S'adresser aussi à Me Darmès, notaire à Lyon, quai de Bondy, nº 165, dépositaire du plan et des titres de propriété.

(135)

A vendro.

FONDS DE CAFÉ ET CHAMBRE GARNIE, situé à Vaise, dans une des rues les plus agréables et dans une maison dont les appartements sont agencés à neuf.

S'adresser à Me Darmès, notaire à Lyon.

#### Annonces diverses.

A vendre.

UN ATELIER DE MARÉCHAL, situé à Villeurbanne. S'y adresser, à M. Buer, vétérinaire, quartier des Maisons-Neuves.

A vendre.

UN TRÈS-BON FONDS DE CAFÉ-RESTAURANT, ayant dix chambres meublées.

S'adresser à M. Dulac, arbitre de commerce, place des Terreaux, nos 6 et 7.

A vendre de suite pour cause de décès. (8792)

FONDS DE MARCHAND DE MEUBLES, très-bien situé et bien achalandé.

S'adresser à M. Vincent, maroquinier, rue Thomassin, 29, au 2e.

(7390)

COKE A VENDRE.

Pris sur place, les 100 kilogrammes.... 2 fr. 30 c. Vendu à domicile, .... 2 fr. 60 c. S'adresser au directeur de l'usine à gaz de la Guillotière.

A vendre.

JOLI FONDS DE CAFÉ, tout réparé à neuf et bien achalandé, situé à la Croix-Rousse, clos Pailleron.

S'adresser à M. Solichon, grande rue de la Croix-Rousse, nº 60.

(8802)

A vendre.

UN FONDS DE TRAITEUR, l'un des meilleurs des environs de Lyon, avec une bonne clientelle.

S'adresser à M. Clerget, aux Etroits.

A vendre ou à échanger.

UNE COLLECTION DE 120 TABLEAUX ANTIQUES arrivés tout récemment d'Italie.

S'adresser quai Puits-du-Sel, no 104, au 1er, près l'Hommede-la-Roche.

(8778)

AVIS.

Dépôt d'armes, de soufflets, enclumes, étaux, bigornes, cour des Archers, no 8, à Lyon.

CIRAGE FRANÇA BREVET 1836.



Fabrique c procédé par l

Exploitée par Ed. PIAUD et Ce, qui France et à l'ètranger. 12 eille, rue des Feuillants, 1, rue Barre-du-Bec, 14; MAISONS DE Marseille, Paris, rue Lyon, rue (8761)

M. DOREL (GASPARD), marchand de bas, rue Saint-Côme, nº 10, se retirant des affaires, a l'honneur de prévenir qu'il vendra toutes les marchandises qui font partie de son fonds au-dessous du prix de facture.

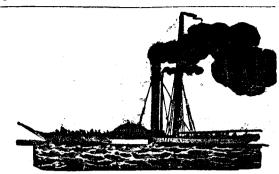
A louer à la Noël.— MAGASIN AGENCÉ. A vendre.—UN COFFRE-FORT EN FER.

(8786)

AVIS.

Le sieur CANTONI (Italien), maître plâtrier, peintre en bâtiments et colleur en papiers peints, exécutant le stuc ayant le poli et le froid du marbre, a l'honneur de prévenir le public qu'il est établi à Lyon, rue Tupin, nº 22, au 2º étage.

Il ne negligera rien pour justifier la confiance qui lui sera accordée, soit par son exactitude, soit par la modération de



#### BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.

Service de l'Aigle.

DÉPART TOUS LES JOURS A & HEURES 1/2 DU MATIR. du port de la Charité,

POUR AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

Ces bateaux se distinguent par une grande supériorité de marche, leur bonne tenue et la commodité des emmé-

Les bureaux sont place de la Charité, nº 12, et quai de Retz, nº 45.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES

Les assurances sur la vie ont pour objet de garantir un capital ou une rente viagère à la mort d'une personne désignée, ou de se créer à soi-même des ressources pour l'avenir. Les primes à payer sont calculées en raison de l'âge de l'assuré et de la durée de l'assurance.

Ces assurances conviennent aussi aux préteurs qui font des avances sur des rentes ou des pensions viageres; au créancier qui n'a d'autre garantie de remboursement que

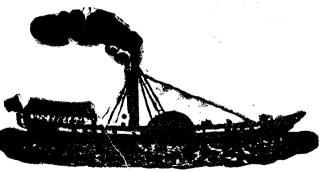
l'existence et l'industrie de son débiteur.

Les assurances sur la vie ont également pour objet de présenter aux épargnes des placemens avantageux. Les rentes viagères rentrent dans cette catégorie; le taux est fixé selon l'age du rentier; il est de 8 fr. 30 c. a 55 ans ; de 9 fr. 15 c. à 59 ans; de 10 fr. à 63 ans ; de 11 fr. à 67 ans ; de 12 fr. à 71 ans ; de 13 fr. à 75 ans ; de 14 fr 50 c. à 80 ans.

La compagnie existe depuis 1819; elle publie deux fois par an le compte de ses opérations.

Les bureaux sont à Lyon, chez M. Ed. Reveil, rue Neuve de la Préfecture, nº 1. (7400)

AVIS.



#### XUAETAE A VAPEUR

PARTENT TOUS LES JOURS DU PORT DE LA CHARITÉ, A DIX HEURES DU MATIN,

et correspondent directement avec ROMANS, MONTÉLIMART

#### DÉPURATIF DU SANG.

L'EXTRAIT DE SALSEPARTILLE, COMPOSÉ

En forme de pilules, de M. E. Smith, docteur en médecine de la Faculté de Londres,

Est le remède le plus efficace pour les dartres, les éruptions, les ulcères, et toutes les maladies de la peau et du sang. Les personnes mariées ou sur le point de l'être, qui auraient raison de craindre pour des vices cachés ou des restes de mercure, peuvent en toute consiance avoir recours à ce remède qui purisse et adoucit le sang, et qui rétablit la santé. - Se vend au prix de

Le seul dépôt à Lyon est chez Vernet, place des Terreaux,



COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES

#### CONTRE L'INCENDIE, SUR LA VIE, ETC. CAPITAL : DIX MILLIONS.

Placement en viager: cinquante-quatre ans, 8 f. 24 c. p. 0/0; soixante-sept ans, 12 f. 36 c.; quatre-vingts ans, 17 f. 47 c. Assurances de capitaux, — de rentes, — dotales; chances de recrutement.

Assurances contre l'incendie provenant d'émeutes, guerre eivile, etc; assurances contre l'explosion du gaz.

M. Joseph Molland, inspecteur-divisionnaire, rue du Pérat, 10. (7450)

## COMPAGNIE GENE

BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



LES BEAUX BATRAUX NEUPS

#### la Sylphide, la Sirène, le Jupiter, le Neptune, etc., etc.,

SONT RECONNUS D'UNE MARCHE TRÈS - SUPÉRIEURE. DÉPARTS TOUS LES JOURS, de la place de la Charité, nº 28, à 5 heures du matin.

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE, ARLES ET MARSEILLE.

Bureaux : place des Terreaux, nº 16, et quai et place de la Charité, nº 28.

## COQUAIS,

Rue St-Côme, au grand 8, à Lyon,

FABRICANT DE PLAQUÉ ET DE MAILLECHORT DITS ARGENTERIE

DE PARIS.

Articles reconnus pour être aussi jolis que l'argent. Couverts de 2 f. 25 c. à 7 f., garantis sur facture pour la solidité.—Assortiment de flambeaux, huiliers, porte-carafes, cafetières, et tout ce qui concerne le service de table et de limonadier. — Nouveau genre de flambeaux en bronze.

SIROP PECTORAL

## **DE MOU DE VEAU**

PERFECTIONNÉ.

Ce Sirop convient dans les toux d'irritation, les rhumes, les extinctions de voix, la grippe, les crachements de sang. On ne saurait trop le recommander pour la coqueluche chez les enfants. Une seule topette prise convenablement opere souvent la guérison, si l'on a eu la précaution de faire prendre à l'enfant du Sirop de Macors pour détruire les vers qui sont toujours la cause principale de cette cruelle maladie. - Ces deux Sirops se trouvent toujours dans la pharmacie de Macors, à Lyon, rue Saint-Jean, nº 30, en face le nº 19. (2787)



DU RHONE,

BATEAUX A VAPEUR EN FER A BASSE PRESSION, PARTENT TOUS LES JOURS, DU PORT DES CORDELIERS,

Valence, Avignon, Beaucaire et Arles, à 4 heures 1/2 du matin,

Et correspondent avec les bateaux à vapeur d'ARLES à MARSEILLE. Les bureaux sont : port des Cordeliers, 59. (7401)

LYON. - IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.